

LES MYSTÈRES
DU
SACRÉ-CŒUR

DU MÊME AUTEUR

Les Instits
Enquête sur l'école primaire
(avec Nicole Gauthier et Maurice A. Guillot)
Seuil, 1986

Palais Bourbon
La vie quotidienne à l'Assemblée
Seuil, 1988

Les Mystères du Sacré-Cœur, vol. 1
Les Vignes de la République
Seuil, 1998

Les Mystères du Sacré-Cœur, vol. 2
Le Secret de la Savoyarde
Seuil, 2000

Les Abbayes de France
Solar-GEO, 2003

Le Désert raconté aux enfants
De La Martinière Jeunesse, 2005

Les Cathédrales de France
Solar-GEO 2005

La France fortifiée
Solar-GEO, 2006

Le Grand Nord raconté aux enfants
De La Martinière Jeunesse, 2006

La France Romane
Solar-GEO, 2007

Le pôle Sud raconté aux enfants
De La Martinière Jeunesse, 2008

À la découverte des pôles
De La Martinière Jeunesse, 2010

Sur les routes du sacré en France
Presses de la Renaissance, 2010

Les Pôles racontés aux enfants
De La Martinière Jeunesse, 2012

Les Cocottes, reines du Paris 1900
Parigramme, 2012

Le Maudit de la Belle Époque
Seuil, 2013

CATHERINE GUIGON

LES MYSTÈRES
DU
SACRÉ-CŒUR

LES VIGNES DE LA RÉPUBLIQUE
LE SECRET DE LA SAVOYARDE

ROMAN

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

© Éditions du Seuil, février 1998, pour *Les Vignes de la République*
© Éditions du Seuil, avril 2000, pour *Le Secret de la Savoyarde*

ISBN 978-2-02-112258-9

© Éditions du Seuil, juin 2013, pour la présente édition

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

LES VIGNES
DE LA RÉPUBLIQUE

À la mémoire de ma grand-mère
Gabrielle Lagneau, qui me demandait autrefois :
« Mais où vas-tu chercher tout ça ? »

Prologue

C'était une fin de journée d'automne, encore chaude et lumineuse, dont Paris possède le secret. L'air, oppressant dans la poussière des Boulevards, fraîchissait grâce à la brise sur les hauteurs de Montmartre où il se chargeait d'un parfum subtil de raisin mûr et de sève. Les vendanges s'achevaient et les feuillages de la vigne incendiaient les coteaux. À proximité de la place du Tertre, des lampions suspendus dans les branches basses des marronniers le disputaient à la fin du jour. La soirée promettait d'être belle ; la fête du vin nouveau s'annonçait joyeuse.

Une foule animée se pressait. Elle grimpait des faubourgs en bandes bruyantes et s'élançait à l'assaut des escaliers de la Butte. Des élégantes roulaient calèche. Elles en sortaient finement bottées, coiffées de plumes et de rubans, la cambrure ajustée sous une tournure drapée au bas du dos. Lingères et bouquetières avaient rehaussé leurs toilettes ordinaires, corsage et caraco, d'un fichu de couleur ou d'un bonnet noué sous le menton. Des gandins à la dernière mode, pantalons droits et redingotes serrées, leur emboîtaient le pas, mais la plupart des hommes portaient la blouse des ouvriers parisiens.

Délaissant pour quelques minutes le bar où se bouscuaient clients et amis, Théo Archibault s'accorda une pause sur le pas de la porte. Pour une réussite, c'était une réussite, et son café, « Au Franc Buveur », inauguré le soir même, attirait de nom-

breux curieux. Il avait craint que cette maison basse, perdue derrière l'allée des Aulnes, une venelle proche du cimetière Saint-Vincent, ne décourage les visiteurs. Au contraire. On lui trouvait un air de campagne, d'un charme ancien, avec ses murs rose pâle, ses volets de bois, ses géraniums et son chèvre-feuille qui lui servait d'écrin. La salle de plain-pied contrastait avec la vulgarité de certains bals des environs surchargés de miroirs, de dorures, de tentures cramoisies, de plantes vertes prétentieuses. Basse de plafond, poutres apparentes, elle était blanchie à la chaux, le sol pavé de carreaux vernissés. Un comptoir de zinc occupait le panneau du fond, dissimulant l'entrée d'une cuisine et la porte de service. D'ordinaire, la pièce était meublée de tables en chêne, avec leurs sièges. Mais pour accueillir son monde, le propriétaire leur avait préféré des guéridons, libérant au centre un espace assez vaste pour se réfugier en cas de pluie. Cependant, le beau temps persistait et beaucoup de gens restaient à profiter de la cour pavée, fleurie de rosiers et de dahlias en pots. La mise en perce d'une batterie de tonnelets suscitait une certaine agitation.

Adossé au chambranle, Théo savourait son succès. Sa haute silhouette, vigoureuse et musclée, révélait l'habitude du travail en plein air dans ses vignes, une poignée d'hectares sur le versant ensoleillé de la Butte. C'était le fruit de ses efforts que l'on dégustait ce soir, sa première cuvée ! Pourtant, il n'y avait chez lui rien du vigneron ou du gargotier tels que l'opinion les caricature volontiers. À l'observer, on se demandait plutôt quel étrange destin l'avait conduit à vendre son vin, ici à Montmartre. Il avait 24 ans, des mains de patricien, des gestes racés. Son visage respirait l'intelligence et la maturité. Seule, une balafre à la tempe gauche bousculait la régularité de ses traits. Était-ce à cause d'elle, par coquetterie, qu'il laissait quelques mèches noires boucler en désordre sur la nuque et le front ? Une ride profonde, entre les sourcils, lui donnait parfois l'air sévère, mais à cet instant, elle s'était estompée. Un sourire adoucissait la ligne volontaire de ses mâchoires ; ses yeux sombres, imperceptiblement plissés, brillaient comme des pépites de charbon.

Du regard, Théo chercha des mines familières. Il repéra quelques figures du quartier : Gaspard le vitrier, la gapette suspendue à ses oreilles décollées, et Mme Lisette, la mercière de la rue Lepic, qui étrennait un bibi rehaussé de violettes artificielles. Dans un groupe qui parlait haut, Théo crut distinguer deux ou trois de ces personnalités aux joues enflammées qui fréquentaient d'ordinaire le Café Riche et la Maison Dorée, sur les Boulevards. Il lui sembla même reconnaître un journaliste du *Gaulois*, Émile Villemot, en grande conversation avec M. Pertuiset, l'explorateur dont on faisait grand cas depuis son voyage en Terre de Feu.

Mais c'était surtout vers la jeune femme qui circulait d'un cercle à l'autre, avenante, encourageant les uns à se servir, les autres à boire, que Théo ramenait sans cesse les yeux. Elle s'appelait Julie, avait la taille fine, de lourds cheveux cuivrés relevés en chignon, un sourire à damner les anges. Elle s'était présentée l'autre semaine en quête d'un travail. Elle se prétendait modiste, jetée à la rue par la faillite du chapelier Gibus, son employeur qui fermait boutique place des Victoires. Spontanément, Théo lui avait accordé sa confiance et proposé de tenir le bistrot avec lui : ni soubrette ni patronne, mais un peu les deux à la fois moyennant un fixe et une chambre indépendante, à l'arrière de la maison. Et ce soir, Julie faisait merveille dans l'emploi.

– Joli brin de fille, n'est-ce pas ?

Théo s'arracha à sa rêverie, et reconnut son ami Armand Rivière, le typographe. L'accolade fut chaleureuse, mais comme le jeune homme demeurait silencieux, Armand le taquina.

– Aurais-tu déniché la perle rare ? Et la trouvaille t'aura rendu muet ?

Théo s'ébroua et, en riant, fit mine de le frapper au plexus.

– Va savoir ?

Plus sérieux :

– Regarde-la. Elle tourne, virevolte, sourit à tout le monde et hop ! elle met chacun dans sa poche. C'est magique. Elle a du charme et certainement du caractère. Mais autre chose aussi, dans ses gestes, qui force la séduction ; une manière d'être qui inspire le respect. Je ne comprends pas. Elle m'intrigue.

– Tu la dis couturière ? Et sans travail ?

– Carrément à la rue, oui ! Elle ne faisait pas vraiment de la couture, mais des chapeaux. Un métier difficile, qui lui plaisait. La boutique a fermé. La concurrence, m'a-t-elle expliqué, et les modes qui changent. C'est assez banal. En même temps, j'ai peine à croire que cette fille soit née dans les faubourgs. Elle n'en a ni les manières ni l'accent. Par moments, elle parle pointu comme une Parisienne des beaux quartiers... Tu verras.

Armand l'écoutait, amusé. C'était un costaud d'une trentaine d'années, bien charpenté, légèrement enveloppé, qui forçait la sympathie. Il se coiffait en arrière, dégageant une figure joviale, aux yeux bruns rieurs sous des sourcils fournis. Son nez, massif, était bosselé, ses lèvres mangées par une forte moustache noire. Ce soir, il avait troqué la blouse des ouvriers du Livre contre une veste sombre dans laquelle il flottait et arborait, noué autour du cou, un éternel foulard à carreaux.

– C'est tout vu. T'aurais pas plutôt le béguin ?

Théo n'eut pas loisir de protester. L'ambiance qui s'échauffait dans la cour accapara son attention. Le vin, servi en abondance, agissait et on chantait de toutes parts les louanges du breuvage et du propriétaire. Un œnologue amateur au ventre rebondi leva son verre.

– Eh ! Théo, quel est ton secret ? Car t'en as un, pas vrai ? C'est pas possible autrement. Le vin de la Butte est une vraie piquette d'ordinaire, un piccolo qui décape les boyaux. Trop vert, trop acide. On en boit pinte, on en pisse quarte ! Alors que le tien... Doux Jésus ! il chante en bouche, il enchante le gosier.

Faisant jouer le liquide dans la lumière, il insista : « Quelle robe ! » ; le respirant : « Quel arôme ! » Théo acquiesçait en silence. En son for intérieur, il goûtait le compliment. Voilà trois ans qu'il s'acharnait à acclimater un cépage inédit dans le sol très calcaire de Montmartre. Sûr que c'était un secret, jusqu'alors bien gardé, dont il espérait la fortune !

Soudain deux hommes roulèrent un tonneau vide au centre de la cour, improvisant une estrade.

Quelqu'un réclama :

– Une chanson ! Une chanson !

D'autres hurlèrent :

– Legay est là ! Qu'il vienne, qu'il chante !

– Ohé ! Legay, où es-tu ? Fais pas ta coquette !

Marcel Legay sortit lentement du rang, un godet à la main. Il portait une redingote fripée sur une chemise douteuse.

– Grimpe donc là-dessus !

On le poussa vers le tonneau.

Il protestait, gagnait du temps, buvait un coup, s'essuyait la bouche, lapait une nouvelle gorgée et se faisait prier. Le goualeur était connu. On l'entendait souvent jouer de l'harmonium vers Rochechouart et Clichy. Débarrassé de son gobelet, il se retrouva juché sur la scène de fortune. Le bonhomme, rondouillard, court sur pattes, le front dégarni, des poches graisseuses sous les yeux, semblait prématurément vieilli. De l'Empire, dont il avait vécu la chute en 1870 à Sedan, il conservait une barbichette Napoléon III, trois poils en touffe au menton sous une moustache effilée et cirée. Pourtant, derrière ce physique médiocre se cachaient non seulement un artiste, mais une âme républicaine.

Familier du spectacle, son chien Mystico s'installa sur son train arrière. Le chanteur ôta son chapeau, prit sa respiration et en parut grandi. Il poussa comme un coup de trompette puis son souffle s'adoucit.

*Quand nous chanterons le temps des cerises
Et gai rossignol, et merle moqueur
Seront tous en fê-ê-te.*

En se chauffant la voix, Marcel Legay se déployait, se redressait, magnifique sur ses ergots. Le souffle de l'émotion soulevait sa maigre chevelure ; les pans de son manteau lui battaient le mollet, en mesure. Il pressait le poing sur son sein.

Ceux de Montmartre croyaient revoir la belle qui avait inspiré l'amour au poète Jean-Baptiste Clément. La jeune fille était ambulancière à Belleville, sur la barricade de la Fontaine-au-Roi, durant la Semaine sanglante. Une balle perdue l'avait

frappée au cœur. Peu après, son amoureux avait pris la route de l'exil. Comme tant d'autres.

Dans un sanglot, Marcel Legay baissa les bras, mains pendantes. Un brouhaha salua la fin de la plainte. Puis un cri :

– Vive la Sociale ! Vive la Commune ! Vive Montmartre !

Quel tollé ! Les uns protestèrent, d'autres se renfrognèrent. Des appels au calme fusèrent :

– Camarades ! Mes amis !

– Citoyens ! Je vous en prie !

– Pas de débats, pas de politique ! Ne gâchons pas la fête.

Dans le tumulte, Mystico aboya et son maître, toujours juché sur son tonneau, ne sachant que faire, sauta à terre. Dominant le chahut, Armand Rivière réussit à forcer l'attention avec l'annonce d'une nouvelle extravagante qui fit l'effet d'une bombe : la construction prochaine d'une église sur la Butte !

Legay aussitôt s'en mêla.

– C'est une blague ou quoi ? Qu'est-ce qu'ils mijotent encore, les culs bénis ?

Et, d'une voix de stentor, il entonna un refrain de circonstance :

*Au lieu d'édifier des cathédrales
Et d'édifier des chapelles pour Jésus,
Nous voulons, chose plus idéale,
Faire des gîtes pour les pieds nus.*

On applaudit, mais les esprits étaient troublés. D'autant que le journaliste Émile Villemot s'entremet.

– L'idée est effectivement dans l'air. On en parlait hier dans l'entourage de Thiers.

Villemot était bien informé.

Voilà plusieurs mois déjà, précisément depuis le début de cette année 1872, qu'un notable fortuné, Alexandre-Félix Legentil, catholique fervent, lecteur assidu de saint Thomas d'Aquin, s'était convaincu (et son entourage avec lui) que les malheurs de la France, de la Défaite à la Commune, venaient en châtement de l'impiété générale. « Le Sacré-Cœur pleure sur nos péchés », allait-il répétant. Aidé par un jésuite, le père

Ramière, il avait conçu le projet d'un Vœu national rédigé en ces termes : « Pour faire amende honorable de nos péchés et faire cesser les malheurs de la France, nous promettons de contribuer à l'érection, dans la capitale, d'une église consacrée au Sacré-Cœur de Jésus. » L'idée, bientôt relayée par un comité, avait si bien fait son chemin que l'archevêque de Paris, le cardinal Guibert, cherchait maintenant des terrains à bâtir.

– Eh ! Eh ! C'est pour ça qu'il rôdait par ici, le Monseigneur ! Sûr qu'il fréquentait pas les caboulots de Montmartre ! ironisa Armand Rivière.

Tôt ce matin-là, en août dernier, le typographe remontait la rue Lepic après une nuit de labeur. Le soleil dissipait les dernières brumes sur la ville endormie. Soudain, il avait entendu une voiture brinquebaler derrière lui. Un couple de chevaux pommelés tirait un de ces cabriolets noirs appelés *wiskies*, naguère apanage des officiels de l'Empire, dont les dignitaires de l'Église avaient encore l'usage. La côte était raide et le cocher avait dû ralentir l'allure. Une fois l'attelage à sa hauteur, Armand avait reconnu le cardinal Hippolyte Guibert en conversation avec un abbé, sans doute son vicaire général. Soudain, l'archevêque avait bondi de son siège et, balayant Paris d'un bras majestueux, il s'était exclamé :

– C'est ici ! C'est ici que le Sacré-Cœur doit régner !

Se tournant vers son voisin, il avait ajouté :

– Voici la montagne de la poudre à canon. Nous lui opposons la montagne de la bénédiction !

La prophétie avait longtemps résonné aux oreilles d'Armand, mais il n'en comprenait le véritable sens qu'aujourd'hui.

Son témoignage déclencha force exclamations parmi les invités.

– Une basilique à Montmartre ? Pourquoi pas à l'Opéra ? On a tellement dépensé pour cette pâtisserie !

– Ou au Trocadéro ? Napoléon voulait y construire le palais du roi de Rome. La place est libre, les fondations creusées !

– Mieux vaudrait déblayer les gravats du ministère des Finances. Et bâtir leur Sacré-Cœur sur ces ruines charbonneuses.

– Tsss... Trop tard ! reprit Armand. Le choix de Montmartre

ne doit rien au hasard. C'est la colline des Martyrs, celle où saint Denis a été décapité. C'est surtout là qu'ont commencé la Commune, les premiers combats après la Capitulation, les premières barricades... Les Versaillais n'ont pas oublié ! Oh, que non ! Ils n'ont pas pardonné...

Jusqu'à présent, Théo s'était tenu à l'écart de la discussion, attentif à ses devoirs d'hospitalité, mais il n'en perdait pas un mot. Un sourd malaise le gagnait, une sale petite boule lui labourait l'estomac. Il avait la gorge sèche et de la peine à respirer. Coupant la parole au typographe, il posa la question qui lui brûlait les lèvres :

– La belle histoire ! Mais où la mettront-ils, leur église ? Il n'y a aucun terrain par ici. Tout est construit : le village, les moulins, les guinguettes. Quant au reste... Le reste, c'est de la vigne.

En écho à son inquiétude, une réponse claqua comme un coup de fouet :

– De toute façon, nous ne céderons rien, pas un pouce de terre ! Ce serait blasphémer la République !

Le nouveau venu parlait avec énergie, d'une voix bien timbrée dont l'autorité calma l'effervescence générale. Les têtes se tournèrent ; on lui céda le passage. De taille moyenne, le pas vif, il affichait une trentaine d'années et portait un veston en tweed épais et de confortables pantalons de lainage brun tombant sur des bottines à boutons. Ses cheveux, séparés par une raie, grisonnaient déjà. Il avait une moustache de crin, des sourcils droits, des yeux noirs, le teint clair et un air de Kalmouk. Théo s'avança pour l'accueillir.

– C'est trop d'honneur, monsieur le conseiller municipal.

Georges Clemenceau lui rendit son sourire et, d'une bourrade amicale, le mit à l'aise.

– Pas de ça entre nous, mon ami. Nous sommes de la Butte. Il lui prit le bras et baissa la voix.

– On dit merveille de votre vin... J'aimerais y goûter.

Haussant le ton :

– Une fois n'est pas coutume !

Le Dr Clemenceau affichait volontiers sa sobriété. Un souci

d'hygiéniste dont il rebattait les oreilles de ses patients, nombreux à son dispensaire de la rue des Trois-Frères, au pied de la Butte. Ce Vendéen s'y était installé quelques années plus tôt, une fois ses études achevées. Si bien qu'en septembre 1870, lorsqu'un de ses amis de faculté, propulsé par les événements à la mairie de Paris, l'avait nommé maire adjoint du XVIII^e arrondissement, Clemenceau avait non seulement accepté, mais pris l'affaire à cœur. La ville assiégée mourait-elle de faim ? Il trouvait du lait pour les nouveau-nés. Le charbon coûtait-il trop cher ? Il ordonnait aux bougnats du quartier de baisser leurs prix. En cas de refus, il exigeait une réquisition. Des gestes qui avaient assuré, la tourmente passée, son élection au conseil municipal.

Le jeune élu donnait libre cours à ses convictions.

– Nous ne laisserons pas construire ce temple idolâtre ! Nous ne laisserons pas glorifier l'absurde ! La Raison ne sera pas souffletée !

Un groupe se forma autour de Clemenceau qui pérorait, indigné, avec cet art d'accommoder l'émotion qui fait la force des tribuns. Son discours se nourrissait de l'esprit des Lumières ; il se renforçait au souvenir de son père, anticlérical farouche, défenseur acharné de la Justice et de la Liberté ; il s'inspirait de l'amitié d'Auguste Blanqui, le révolutionnaire détenu à Sainte-Pélagie qui lui avait enseigné à ne jamais plier.

– Comment croire, continua l'orateur, que la doctrine chrétienne, qui n'a produit que misère et tyrannie en deux mille ans, puisse enfanter l'indulgence ? Cet édifice ne sera pas une œuvre de pardon, mais d'humiliation ! Dirigée contre la Science et le Libre Examen !

Emporté par son élan, Clemenceau s'était mis à sautiller de çà, de là, reculant, s'arrêtant, levant les bras au ciel, brandissant le poing. Ses auditeurs lui emboîtèrent le pas et, comme la soirée fraîchissait, ils le poussèrent en douceur vers la salle du café où il pénétra sans rien voir, poursuivant sa harangue.

– De toutes mes forces, je me battraï...

La salle était chaude et enfumée. Des amateurs de vin, délaissant la politique, en avaient déjà pris possession. Marcel Legay

somnolait sur une chaise, son chien endormi à ses pieds. Une excentrique plantureuse fredonnait dans son coin *La Valse des pieds de cochon*, depuis peu à la mode aux Halles :

*Il m'appelait son andouille chérie,
Je l'appelais mon cher petit salé.*

Personne n'écoutait. La plupart des gens attablés comptaient fleurette à leur compagne ou savouraient un cigare par petites bouffées. D'autres bavardaient, debout, en cercles. Il y en avait toujours un pour accaparer la parole, tandis que les autres guettaient l'instant de lui couper le sifflet. On commentait l'actualité, l'influence croissante de Mac-Mahon, l'éventualité d'une restauration portant le duc de Chambord sur le trône. On s'inquiétait des grèves dans les mines du Nord ; on se réjouissait de la réouverture prochaine des Folies Bergère, refaites à neuf, avec un promenoir et surtout un programme polisson. Dans cette cacophonie, Julie s'affairait sans la moindre lassitude, repoussant d'un doigt rapide la mèche rebelle qui lui agaçait le front, et présentant à tous son plateau garni de verres pleins.

Nul n'avait remarqué deux hommes installés autour d'une table ronde, dans le coin le plus sombre de la pièce. Deux bourgeois en apparence, sortant d'un théâtre ou d'une soirée, car ils portaient l'habit. Leur col de chemise se cassait en pointes sèches sur un nœud papillon ; ils avaient abandonné leur haut-de-forme sur une chaise et chuchotaient plus qu'ils ne parlaient, indifférents au bruit ambiant. À peine avaient-ils prêté attention à l'arrivée de Clemenceau. Le plus âgé, les coudes sur la table, le menton dans la main, écoutait. Il pouvait avoir 35 ou 40 ans, davantage peut-être, car son visage poupin ne semblait offrir aucune prise au temps. C'était ce qu'on appelle un « bel homme », de haute taille, soigné de sa personne. Ses cheveux, blanchis très tôt, crantés au fer, étaient impeccablement peignés. Des favoris plus sombres lui enta maient les joues, mettant en valeur une bouche sensuelle et charnue. Il avait de grands yeux gris que traversait parfois un éclat minéral, fugitif et inquiétant.

Le Secret de la Savoyarde

Prologue	335
1. Une nuit si parisienne	347
2. Sous l'emprise de Mata Hari	365
3. Coups du sort	382
4. La souricière	402
5. Dans la fange	421
6. Quand Poiret tient boutique	439
7. Dans les sous-sols du Sacré-Cœur	456
8. La confession de Vainclair	474
9. Brouilles et embrouilles	492
10. Griseries d'opium	500
11. Le destin de Marthe	514
12. Mme Fraya, chiromancienne	531
13. La montée des périls	548
14. Camouflages	566
15. Sous le feu	583
16. La dame en gris rend les armes	600
17. L'année trouble	618
18. Le revenant	639
Épilogue	657

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL.
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : JUIN 2013. N° 111500 (00000)
– *Imprimé en France* –